

NOTRE PERSPECTIVE

présentation	2
de la révolte à la révolution	5
<i> pierre mahieu</i>	5
du duplessisme au F.L.O.	18
<i> jean-marc piotte</i>	18
vers une révolution totale	31
<i> yvon diorane</i>	31

POÈMES

poème de l'antisémitisme	37
<i> paul chamberland</i>	37
un enfant du pays	41
<i> andré brocchi</i>	41
blancheur de moulineuse	47
<i> andré major</i>	47

CHRONIQUES

salutations d'usage	50
<i> pierre yadoboncoeur</i>	50
chronique d'une révolution	52
<i> andré major</i>	52
chronique du R.I.N.	55
<i> robert mahieu</i>	55
Les divertissements	56
<i> denys arcanid</i>	56
paül morin	58
<i> jacques ferron</i>	58
pour riches seulement	60
<i> jacques godbout</i>	60
chronique de l'éducation	61
<i> camille jimmès</i>	61
vulgarités	63

numéro 1 octobre

revue politique et littéraire
paraît chaque mois
sur 64 pages

comité de rédaction: A
Brochu, Paul Chamberland,
Pierre Mahieu, André M.
Jeanchare Piotte.

comité d'administration:
Yvon Diorane, Laurent
Rouard, Pierre Mahieu, R.
Mahieu, Gerald McKel
Les Millsberg.

éditeur:
La Revue PARTI PRIS, Inc.
1130 rue Legueville,
Montréal (Q)
Québec.

distributeur: Les Éditions de
Distribution Populaire,
1130 rue Legueville,
Montréal (Q)
181, LA 5-1182

Les manuscrits non retiens
sont rendus à leurs auteurs
dans un délai d'un an
après leur acceptation. Les
manuscrits ne sont pas
renvoyés. Se reporter à
cette page.

Le arbitrage des Postes
Ottawa, a autorisé l'affi-
chage en numéraire de
nos revues dans les
boîtes de lettres de la
sente publication.

Reproduction interdite.

Prix 50 cents

12 numéros \$5.00

présentation

Prendre parti, essentiellement, c'est assumer une situation telle qu'on la c'est découvrir en l'inventant le sens de cette situation, et l'organiser en fonction des buts et des obstacles qu'on y définit. Ainsi les intellectuels de la création qui nous précède, en prenant le parti de l'"objectivité", jouaient le rôle du spectateur impartial; ils se situaient en face de, donc hors de la réalité, condamnant du même coup à ne plus pouvoir la changer, substituant à la violence des relations et des luttes concrètes entre les hommes l'abstraité futilité du dialogue et de la discussion. Leur universalisme était un moyen de s'absenter de notre situation particulière.

Nous avons, au contraire, pris le parti de nous situer hors de cette forme abstraite du dialogue, en refusant le critère de la Vérité éternelle qu'il impliquait. La parole, pour nous, a une fonction démystificatrice; elle nous servira à créer une vérité qui atteigne et transforme à la fois la réalité de notre société. C'est dire que pour nous, l'analyse, la réflexion et la parole ne sont qu'un des moments de l'action: nous ne visons à dire notre société que pour la transformer. Notre vérité, nous la créerons en créant celle d'un pays et d'un peuple encore incertains.

Cette différence d'attitude entre nos deux générations révèle déjà la vérité de la situation canadienne-française. Si nos pères en sont venus à appeler dialogue un échange de radeotages, c'est que le peuple québécois est dans une situation qui l'aliène; si nous refusons dans la colère d'accepter cette démission, c'est que les conditions de la transformation de cette situation sont aujourd'hui rassemblées.

C'est à partir de ces deux thèmes centraux (aliénation et possibilité objective de son dépassement) que nous pouvons le mieux définir notre parti pris, puisqu'ils sont au centre de l'analyse de la situation sur laquelle il se fonde; ce sera, au cours des mois qui viennent, le travail de nos collaborateurs que d'exposer les résultats de cette analyse; nous n'en donnons ici que le squelette:

1 — L'aliénation dont nous souffrons, et qui existe à tous les niveaux, vient de ce que nous sommes colonisés et exploités:

- au niveau politique, nous n'avons qu'un gouvernement provincial, dépourvu des pouvoirs et des sources de revenus essentiels, qui ne peut qu'avoir au mieux une action limitée, et au pire une politique de roi nègre, et qui de toutes façons est dépendant du VRAI gouvernement dont le contrôle nous échappe nécessairement;
- au niveau économique, la presque totalité de nos richesses naturelles et de notre industrie est dans les mains d'étrangers — canadiens ou américains; même nos possédants autochtones sont soumis au capital étranger, la récente grève à la Solbec nous le rappelle;
- au niveau culturel, la dégénérescence de notre langue et l'abandon de notre peuple témoignent de notre aliénation; "l'élite" intellectuelle clérico-bourgeoise soutient de l'intérieur le pouvoir de ceux qui nous colonisent et nous exploitent en entretenant les mythes humanistes ou religieux qui perpétuent et justifient notre soumission.

2 — Nous nous libérerons bientôt de cette aliénation parce que la société québécoise est entrée dans une période révolutionnaire;

- les masses exploitées provoquent quotidiennement leur mécontentement; elles se révoltent contre leur infériorité économique; et même l'autorité des "élites" n'a plus d'influence sur elles; le vote créditiste en est une preuve suffisante;
- la jeunesse toute entière exige qu'on lui rende le contrôle politique de son destin; elle ne peut plus être satisfaite par des demi-mesures; elle est prête à prendre tous les moyens pour rendre à la politique sa dignité, sans même exclure la violence. Ceci n'est pas un vœu mais une constatation;
- l'humanisme abstrait des bourgeois et des clercs est déjà dépassé, il devient croulant et larvaire; la pensée révolutionnaire des jeunes intellectuels qui soutiennent l'effort de libération nationale et économique du Québec est en train de prendre le dessus. La création de PARTI-PRIS n'en est qu'un exemple.

de la révolte à la révolution

par pierre mahué

A la lumière de ces données notre position est claire. Nous luttons pour l'indépendance politique du Québec parce qu'elle est une condition indispensable de notre libération; nous croyons que l'indépendance politique ne serait qu'un leurre si le Québec n'acquiescrait pas en même temps son indépendance économique; nous croyons enfin que le contrôle de l'économie et des moyens de production ne peut être véritable que si ce contrôle passe dans les mains de tous les québécois, à la faveur d'une transformation totale de notre système économique. L'essentiel pour nous est de nous libérer de ceux qui, à l'intérieur comme à l'extérieur du Québec, nous dominent économiquement et idéologiquement, et qui profitent de notre aliénation. L'indépendance n'est que l'un des aspects de la libération des québécois par la révolution. Nous luttons pour un État libre, laïque et socialiste.

Au sein de la révolution qui seule pourra nous y conduire, la fonction de PARTI PRIS est double. D'abord, par rapport aux structures aliénantes qu'il s'agit de détruire, cette revue est une entreprise de démythification; nous tentons de démonter les mythes et les idéologies qui cachent la violence qu'on nous fait, et de révéler les structures, les moyens et les auteurs de cette violence. D'autre part, par rapport à la révolution qu'il s'agit de réaliser, PARTI PRIS aura un rôle critique et réflexif; notre revue exprimera, nous l'espérons, la révolution prenant conscience d'elle-même à mesure qu'elle se fera. Dans la phase présente de la révolution, qui est celle de la prise de conscience, cela veut dire travailler à réaliser l'unité des différents groupes révolutionnaires; montrer comment l'indépendance est impossible sans le socialisme et inversement; et cela veut dire surtout que nous entendons faire de PARTI PRIS une entreprise collective. Nous voulons que nos lecteurs s'engagent avec nous à la libération des québécois. Nous ferons notre part en organisant des colloques, rencontres, etc. Nous accueillerons avec plaisir les critiques et les commentaires de nos lecteurs, et les articles qu'ils voudront nous soumettre (dans quelque domaine que ce soit, littérature, politique, recherche sociale, etc.). (Pour réaliser une libération globale, il nous faut élaborer une pensée globale, attaquer sur tous les fronts à la fois). Et enfin, nous croyons que même simplement s'abonner, dans les faits, l'émergence à la conscience de soi du groupe révolutionnaire, c'y intégrer, et rapprocher le jour de la victoire de la révolution nationale et économique au Québec.

PARTI PRIS

Les premiers jeudis du mois, jadis, ma mère me faisait faire — à haute voix — mon examen de conscience, en prévision du rituel du lendemain. Selon la gravité de mes péchés du mois, elle pleurerait plus ou moins sur ma mauvaise nature, ce qui ne l'empêchait pas de profiter de mes aveux pour me surveiller mieux le mois suivant.

L'été dernier, les membres arrêtés du F.L.Q. avaient vingt ans, et durant que de braves policiers leur faisaient faire leur confession, nos bonnes âmes — ministres ou éditeurs — gémissaient sur l'égarement d'une jeunesse qu'ils appelaient au "dialogue".

Décidément, rien ne change au pays du Québec. Et la similitude de ces deux faits n'est pas une coïncidence. C'est la structure réelle d'une société qui s'exprime à la fois au niveau des individus et dans la vie politique. Les membres du F.L.Q. sont les premiers à vivre au niveau politique une expérience que nous avons nous vécue à l'école et dans nos familles. L'autorité judiciaire, les policiers "agueris", les donjons et l'aile

psychiatrique ont remplacé la courroie du préfet ou du papa, les jérémias humanistes d'André Laurendeau, les larmes de la maman; mais c'est la même structure qui se révèle, la même guimauve, la même violence qui nous englobe, et qui camoufle la même violence qu'on nous fait depuis notre enfance.

Notre enfance, c'est là vraiment que tout commence; à tel point que pour en bien parler, il faudrait parler de tout à la fois, puisque l'enfance fut notre prise de contact avec l'aliénation que nous imposait une société aliénée. C'était la famille qui incarnait pour nous cette société; la famille, institution primordiale, le vrai fondement de notre société, première cellule de l'Église, — premier lieu de l'emmerdement, pour nos parents et donc pour nous. Le peuple canadien-français, dépossédé de ses principales institutions politiques, avait effectué une sorte de repli culturel; et la famille, faute de mieux, était devenue la principale institution sociale; ce repli avait eu lieu sous l'égide des curés qui eux aussi profitaient du vide politique et rempla-

caient l'éthique sociale par une morale de la crainte. Ils s'étaient d'ailleurs approprié la famille, apprêtée à une douce sauce de religiosité. Les jeunes filles que dans les couvents on préparait à leur "rôle de mère" étaient déjà des privilégiées: la plupart ne recevaient pas une instruction inutile à la mère qu'elles allaient devenir: les "Enfants de Marie" les préparaient adéquatement, futures "Dames de sainte Anne" qu'elles se devaient d'être. Quant aux garçons, ils se devaient d'être, à considérer les filles comme des occasions prochaines de péché entre lesquelles apparaîtraient, mitraculeusement, "la future mère de vos en-culeusement", "la future mère de la famille". Le mariage l'entrerait bien gouloisement, et entrer dans le monde de la Mère, des "responsabilités", et de la soumission aux valeurs morales. Bien sûr, l'homme conservait l'autorité en ce qui concernait la vie quotidienne de la famille; mais justement, la vie quotidienne était née au profit d'un ordre de Valeurs éternelles incarné par la Mère. La femme, convenue à sa cuisine dans la vie réelle, se réfugiait dans la Morale, pendant que l'homme soumis à cette autorité qui avait la caution du ciel était dépossédé à son profit du sens de ses luttes quotidiennes. L'un et l'autre, à moins de sombrer dans l'avachissement, devaient se contenter d'une vie morne, où "la plus grande satisfaction, nous disaient-ils (c'étaient nos parents) était celle du devoir accompli."

Nos parents étaient de la génération qui émigra de la campagne à la ville; les structures paroissiales s'y dissolvaient dans le pluralisme, les nécessités économiques y empêchaient les familles nombreuses; l'ordre familial traditionnel était devenu périmé. La traditionnelle division des rôles laissait au père l'extérieur, le travail; mais à la ville le traicteur, et nos pères il ne restait rien qu'une longue insatisfaction, et l'attente des vacances. Quant à nos mères, elles sentaient leur autorité perdre lentement toute signification, parce qu'elle était en dehors de la réalité; la réalité, c'était la cuisine, les petits qui chialent, et un curieux mélange d'exaspération et de résignation. On leur avait promis qu'elles seraient "les reines du foyer"; déçues, elles devinrent des martyrs. Sombtant dans la récrimination ("qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu..." et "ne fais jamais pleurer ta mère"), elles nous "avaient" par le harcèlement, et faisaient durer en vase clos, sous le signe du malheur, un ordre qui était le seul qu'elles connaissent et, hors duquel elles ne concevaient pas de vie possible. Dans une telle situation les aspects les plus intemporels du système devenaient les plus importants: nous apprimes à dire Jésus avant de savoir de quel système était, à mesure qu'il devenait plus iréaliste, vécu de plus en plus comme un devoir, on se mit tout à nous dire que le Jésus en question allait pleurer si nous n'étions pas sages

c'est ainsi que nous avons eu un Dieu pleurnichard, à la mesure d'une mère frustrée. Cependant la spontanéité de l'enfance, et notre monde citadin, faisaient que nous ne pouvions pas nous assimiler tout à fait à cet ordre; nous comprenions, en prenant conscience de notre singularité, qu'elle était une des causes de toutes ces larmes autour de nous; notre éveil à la sociabilité se fit sous le signe de la culpabilité. Et bientôt le Bonhomme Sept Heures vint prendre sa place en face du Petit Jésus qui pleurait; nous découvrimmes la violence, les menaces, sous les gémissements.

Je passe un peu vite sur tout ceci, d'abord parce qu'il faudrait de toutes façons y consacrer une étude beaucoup plus longue, et surtout parce que les conditions de la vie familiale de chacun, malgré des constantes, sont quand même assez variables.

Les grandes lignes de la situation que j'ai tenté de dégager s'incarnent plus clairement et plus régulièrement à l'école. Les soeurs et frères qui remplaçaient nos pères et mères vivaient encore plus loin du réel. La Morale affirmait ses droits, on séparait, dès l'abord, les garçons et les filles. Le vase clos de l'école reflétait le monde fermé des adultes qui nous éduquaient. C'était un monde complexe, trop vaste pour nous, inquiétant, qui nous attendait derrière l'école, il y avait l'Eglise, derrière le frère, Monsieur le Curé, derrière l'alphabet, les feux de l'enfer et les brassards de la première communion; le système,

omniprésent, nous avalait. En plus des prières que nous récitons et du catéchisme que nous apprenions par coeur, il envahissait les problèmes d'arithmétique et les leçons d'histoire. Ce système dur encore, des livres récents l'ont décrit.

Ce qui me frappe surtout, ce sont les moyens qu'on prenait pour nous faire adhérer. D'abord, la persuasion, la douceur, la colle: des étoiles et de petits anges tout roses décoraient les cahiers des bons écoliers sur un grand tableau, le nombre des messes auxquelles on avait assisté "pour les missions" s'ajoutait à celui des petits chinois qu'on avait achetés à vingt-cinq sous pièce, pour faire s'élever plus ou moins vers le trône céleste de la Sainte Vierge un petit avion représentant chaque élève. Bien sûr, les enfants des parents les plus riches achetaient plus de petits chinois que les autres; et, les résultats scolaires ayant une importance secondaire, les meilleurs élèves étaient, comme par hasard, les plus grands snophiles! Cette technique avait l'avantage de nous faire comprendre, en découvrant l'existence des Autres, qu'ils étaient le Mal: hors du système, il ne pouvait y avoir que des patens qui abandonnent le long des routes leurs petits chinois, et des méchants qui torturent les missionnaires. Nous avions le choix entre être de petits anges, ou brûler les yeux des missionnaires, martyrs encore plus pitoyables, que nos mères. Il faut dire d'ailleurs que la courroie du frère directeur nous aidait à

faire ce choix. A l'école que je fréquentais, une fois par mois, le professeur désignait au directeur, venu en classe pour la lecture des résultats scolaires, trois ou quatre mauvais élèves, candidats à la volée publique; nous les élèves de la classe tremblions, tous se connaissant, en secret, quelque vague culpabilité. C'était l'autre aspect du système; la peur complétait admirablement notre éducation. Ailleurs, les bonnes notes excitaient qu'une élève punie leur disait: "Merci ma sœur"; il fallait accepter la punition, se poser soi-même comme punissable, interioriser son être-coupable. C'était pousser à sa limite le viol des consciences, car ce *merci ma sœur* ne pouvait pas être de bonne foi. Le Petit Jésus pleurait toujours, mais on lui avait adjoint Dieu-qui-voit-tout-et-nous-juge: j'en connais plusieurs qui, un jour ou l'autre, au moment d'une confession, en pissaient littéralement dans leur culotte. Notre être nous était volé, c'était

L'origine de la révolte

L'école, changeant de nom, s'appela collège; le système, raffiné, s'y péripétruait. Il était de tradition, par exemple, que le préfet de discipline, après avoir administré à un élève sa première volée, l'envoyait se consoler chez le "directeur spirituel" attiré. Ce dernier, spécialiste de la douceur, s'émouvait, comprenait, parlait de sexualité, tentait de son mieux de provoquer un salutaire atten-

dre. Le système par la voix de nos maîtres qui décidait de ce que nous étions. Mais nous savions bien, malgré tout, que nous ne coïncidions pas avec cette image que nos maîtres et la société nous présentaient de ce que nous aurions dû être. Le système exigeait dans l'absolu une adhésion totale et ontologiquement impossible; aussi vivions-nous notre singularité (le simple fait d'être autre que tous les autres) dans la mauvaise conscience, comme un être-pas-comme-les-autres; nous chassions comme des mauvaises pensées nos velléités de vie personnelle. Dépossédés de nous-mêmes, l'exigence d'une identité condamnée nous hantait encore; nous la vécûmes comme une faille secrète, un défaut caché qui faussait d'avance tous nos efforts pour nous rendre acceptables: même ceux qui y arrivaient avaient encore, dans le doute et la honte, qu'il n'étaient acceptés et choysés que sous de fausses représentations.

drissement. On nous parlait sans cesse de "la grande famille collégiale"; et en fait les curés, qu'on appelait pères et qui portaient jupe, incarnaient avec une ambiguïté profonde les deux aspects de l'autorité des parents; ils prenaient tous les moyens, des châtements corporels à la plus glauque "compréhension". Il y avait d'ailleurs des sanctions de prévenus pour celui qui aurait négligé de remet-

tre régulièrement ses "billets de direction". Inversement, certains élèves furent bien surpris de découvrir que les autorités étaient au courant de choses dont ils n'avaient parlé qu'à leur "directeur". Au collège comme ailleurs, le souci du salut de nos âmes excusait bien quelques petites complications. Bien sûr, il fallait aussi nous instruire; mais le Savoir aussi était au service du système. Nous étudîmes la littérature en oubliant le dix-huitième siècle, et la philosophie en les oubliant tous, sauf celui de saint Thomas. Morceaux choisis, éditions expurgées, c'était la Culture, dont on nous vantait sans cesse les mérites, que seul le "cours classique" pouvait sauvegarder, et sans laquelle on sombrerait dans l'abîme du matérialisme et de la perte. Cette culture, on ne cessait de nous répéter qu'elle nous était d'autant plus essentielle que nous étions "l'élite de demain"; et que nous porterions la responsabilité de l'exemple que notre conduite constituerait pour les masses matérialistes. L'économie, la technique, la politique, tout cela était du côté du matérialisme; la Culture, elle, n'avait rien à voir avec le quotidien; elle se composait d'un ensemble de Vérités immuables qu'il fallait connaître pour régler sa vie et celle des autres selon elles.

C'est à ce niveau que se situait la contradiction qui nous fit faire le pas suivant. En nous racontant que nous étions "l'élite", on tentait de nous mettre dans le coup: le système était le nôtre,

nous n'avions qu'à en prendre possession. Mais le système qu'on nous présentait était si absolu qu'il ne pouvait être à personne, si désincarné qu'il ne pouvait prendre place dans aucune vie; pour y accéder, il nous aurait fallu nous nier nous-mêmes et être, au contraire, possédés par lui. Cette exigence était impossible à satisfaire, et la situation de notre enfance se répétant, nous étions coupables de ne pas coïncider avec l'Inhumain qui, par définition, était le Bien.

Déjà, enfants, la part secrète et personnelle de notre vie, extrémité au système, avait eu une saveur de culpabilité. Par exemple, vers six ou sept ans, nous avions formé, comme tous les enfants du monde à cet âge, toutes sortes de "dubs secrets", où nous étions entre nous, en marge de l'école et de la famille. Ces groupes, normalement, sont pour l'enfant une première expérience de l'intégration sociale, une première tentative de s'identifier aux adultes. Mais à force de suspensions, de mises en garde contre les mauvais amis et les jeux défendus, ils étaient devenus pour nous un moyen de nous retirer de la société des adultes et de nous en protéger. C'était été clandestinement que nous y avions entrepris d'inventer notre être, malgré angelots et courroies.

Lors de l'adolescence, cette vie personnelle interdite ne pouvait que prendre plus d'importance, alors que la pensée officielle, la Culture, s'affirmait de vant nous avec une force de plus en

plus intransigente. La tension entre les deux était devenue si forte que la coexistence n'était plus possible; il nous fallait réagir, d'une façon ou d'une autre.

Certains, refusant cette prétendue Culture, se détournèrent de toute pensée et devinrent des adeptes du *hip-hop* et des *parties*. Les bons pères condamnaient ces activités qui échappaient à leur emprise. Ils avaient tort: ceux-là finirent par voir les avantages qu'il y avait à faire partie de l'élite: ils adoptèrent, ouvertement, le système dont ils se fidaient, mais qui constituait une indispensable façade. Exploiteurs de demain, ils se préparent des "carrières brillantes", font partie de la Société saint Jean Baptiste, d'un *Kwanis club*, et bientôt de l'Ordre Jacques Cartier: ils sont sauvés.

D'autres, imbibés de Culture, s'éveillent lentement à la vie intellectuelle. Ils étaient les "bons élèves", prenaient charge des journaux collégiaux, des ciné-clubs, etc. Mais ils finissaient régulièrement par s'engager dans des sentiers pleins d'embûches. Bientôt des auteurs dangereux, finissaient par être dans ces journaux des articles révoltés, et affirmaient une déplorable autonomie: la vie intellectuelle avait son dynamisme propre, qui n'était pas celui du système, et les bons élèves devenaient malencontreusement des cas-problèmes. Malgré tous les efforts des professeurs et directeurs spirituels, ceux qui revenaient dans le droit chemin étaient de plus en plus rares.

Quelques-uns, cependant, tentaient de vivre intérieurement les idées admises, de se soumettre à la Vérité qui justifiait leur existence: ils se découvrirent La Vocation. Je suis frappé, cependant, de voir le nombre de ceux qui, après quelques années, reviennent à la vie civile en constatant l'échec nécessaire de cette démarche: le Québec n'est plus à l'heure de la Vérité tranquille...

Pour la plupart d'entre nous, cette tentative n'était même pas possible. Au moment où la vie intellectuelle se révélait comme hétérodoxe et condamnée, nous y étions déjà engagés. Nous venions d'y découvrir le moyen de sortir du cercle de la dépossession où nous étions enfermés depuis notre enfance. Le simple fait de savoir qu'il y avait des systèmes différents de celui qui nous écrasait, et que l'autorité de celui-ci était donc relative, constituait donc une libération majeure: en plus, et comme naturellement, nous étions attirés surtout par les auteurs (Gide, Sartre, les surréalistes ou d'autres selon le cas) qui affirmaient le plus hautement la liberté. Nous attendions d'eux qu'ils nous rendent à nous-mêmes, nous fassent retrouver notre identité, et nous permettent, comme en une nouvelle naissance, de lui accorder une valeur positive. Sortant des coins d'ombre et de remords où elle avait été confinée, notre singularité devenait l'essentiel. Mais le système, relégué à l'inessentiel, gardait tout de même son importance: sa négation constituait l'envers de notre démarche.

C'est dire que cette découverte de la vie intellectuelle se faisait dans l'ambiguïté. En effet, assumer notre singularité et notre vrai visage, c'était aussi, implicitement, rejeter le masque qu'on nous avait imposé. Les œuvres que nous lisions étaient condamnées, la liberté intellectuelle mal vue, nous le savions bien. Seulement, nous tentions, dans l'incertitude, de nous définir plutôt malgré le système que contre lui. Le plus grand "danger" était là, et nos maîtres le savaient bien: nous risquions d'échapper à leur emprise. Ils nous le firent bien voir: ils nous accusèrent de mauvais esprit et d'influence pernicieuse, allant souvent pour ces raisons ou d'autres de même acabit, jusqu'à nous renvoyer de leurs collèges. Ils confirmaient ainsi, du haut de leur autorité-qui-vient-de-Dieu, notre singularité, mais en en soulignant l'envers, la face négative. Nous étions des révoltés et des méchants; et comme notre démarche n'était pas encore assurée, comme nous ne savions pas bien où nous voulions aller positivement, comme d'autre part cette nomination avait le poids du consensus social et de l'autorité, nous ne pûmes éviter de nous reconnaître dans cette image déformée qu'on nous présentait de nous. Nous avions voulu nous assumer comme sujets libres, et nous nous retrouvions VUS et jugés en tant que tels; la société-tribunal avait transformé en essence notre branche de projet, et cette essence nous collait à la peau.

Nous avions dès lors notre rôle: nous

fûmes "beatniks" et révoltés, comme d'autres avec leur veste de cuir et leur moto étaient "jeunes délinquants". Nous prenions systématiquement, dans notre morale, notre pensée, et notre comportement, le contrepied des normes socialement admises; nous nous opposions avec ferveur, nous étions agressivement scandaleux. La forme de cette révolte variait selon les individus, mais la démarche était fondamentalement la même. Tout nous était matière à opposition; c'était, pour reprendre l'expression d'un précurseur, un *Refus Global*.

Mais notre acharnement était inutile: nous avions été possédés encore une fois. L'essentiel, c'était redevenu le système, l'ordre de Valeurs contre lequel nous nous révolions; car justement, notre révolte était encore une façon de nous y référer; il était, fût-ce à titre de repoussoir, au centre de nos préoccupations. C'était d'après lui que nous nous définissions, et de lui seul que nous nous devions être de révoltés. Nous tentions bien de former des groupes, qui avaient leurs rites, leur morale, leurs lieux de rendez-vous (en général des restaurants, qui changeaient tous les ans); mais ces groupes n'avaient pas d'unité interne, ils ne pouvaient pas nous offrir de repoussoirs positifs, puisqu'ils n'existaient eux-mêmes que par leur opposition à l'ordre établi, et que leurs membres n'avaient en commun que la révolte. Malgré l'existence de ces groupes, chacun pour soi devait se débrouiller seul avec une détresse que nul n'osait avouer. No-

être être, une fois de plus, nous était volé; le sens de nos gestes ne dépendait de nous, il allait s'inscrire dans l'orpas de nous, il nous nait. Aussi avons-nous beau chercher de plus en plus loin en nous-mêmes notre essence, nous ne trouvons que le vide: elle était nous de nous, chez les bourgeois et les curés. Nous ne pouvions trouver dans la révolte que la solitude, le mal-être et le vide intérieur dont témoignent les dernières toiles de Borduas, l'expression d'une révolte poussée jusqu'à la limite.

Cependant, pour bien comprendre ce qui nous arrivait, il faut revenir au point de départ, c'est-à-dire au système désincarné qui, dans les vases clos de la famille et des collèges, nous aliénait. Il nous enlevait à nous-mêmes, et nous nous étions révoltés pour tenter de nous inventer contre lui. Comme nous n'enlevait à nous-mêmes, on n'est que ce qu'on invente d'être, l'illusoire identité que nous recherchions nous échappait; et il vint un moment où nous fûmes convaincus que c'était la révolte qui était à l'origine de la dé- possession, et non le contraire. Nous dé- crétaimes alors qu'elle n'avait été qu'une

de la révolte à la révolution

Nous croyions, sortant de la révolte, pouvoir être des hommes, tout simplement, sans nous soucier du reste, et assumer positivement notre liberté. La belle affaire! Seulement notre société

volgaire crise d'adolescence, et nous en sortimes, sans voir que c'était en elle que le mouvement qui nous faisait dépasser avait son origine. Nous disions alors que nous en avions assez de nous opposer, que de toutes façons le système et la Morale officiels nous importaient fort peu, et que nous voulions être des hommes libres et agir positivement, sans nous occuper du reste. Mais si nous avions prendre cette attitude, c'était notre révolte avait été efficace: elle n'avait pas changé le monde autour de nous (elle n'y aspirait pas d'ailleurs) mais elle nous avait changés; elle avait agi comme une cure de désintoxication, elle nous avait libérés; la Morale, cette mère castratrice, nous l'avions violée tant et plus, au point qu'elle ne nous en imposait plus: dans la réprobation ou le scandale que nous causions, nous avions découvert notre force. Ainsi, le fait me que nous la dépassions prouvait que notre révolte, loin d'être un échec, avait été un moment nécessaire et réussi de notre libération. Mais il était normal qu'au moment de la dépasser nous n'en voyions que les aspects négatifs.

n'avait rien à faire de notre virginité. Le Québec était enfoncé dans un immobilisme et un irrationalisme qui allaient sans cesse s'aggravant de génération en génération; nos pères, par ex-

emple, les gens de *Cité Libre*, étaient eux aussi parisiens d'une certaine révolte moins radicale que la nôtre, mais révolte tout de même; mais ils avaient trouvé à leur volonté d'opposition l'objet rêvé, le providentiel Duplessis, et ils étaient devenus la loyale Opposition de sa Majesté: la société avait utilisé leur révolte, ils avaient pris leur place, jouaient leur rôle dans le bon fonctionnement des institutions. Une fois le glorieux épouvantail décodé, ils se retrouvèrent, à leur grande surprise, au pouvoir. Ils auraient dû y être depuis longtemps, et, à cause de ce retard, la société n'avait pas de rôle à nous offrir. Le renversement de l'Union nationale, c'était l'affaire de nos pères, non la nôtre.

Entre temps, Duplessis avait été au pouvoir durant vingt ans; en en sortant, le Québec n'était pas avancé d'un pouce de plus. Cet arrêt, cette fixation — à laquelle l'opposition participait autant que le pouvoir — avait créé une sorte de barrage, contre lequel les générations montantes venaient s'accumuler: le jeu politique se déroulait entre des hommes dont les expériences marquantes avaient été la dépression économique et la crise que créa au Québec l'urbanisation; les structures n'avaient pas évolué, elles n'avaient plus de rapport avec notre réalité. Et ce décalage était tel que la révolte, que nous avions vécu dans la solitude, était en fait la réaction commune de toute une jeunesse à laquelle la société n'avait rien à offrir. Des vestes de cuir au F.L.Q., en passant par les associa-

tions d'étudiants et les *Copains*, les moins de trente ans prennent aujourd'hui conscience qu'ils forment une nouvelle *classe d'âge*, dont l'expérience est si différente de celle de la génération précédente que la conciliation — sauf en de rares exceptions — est impossible.

L'apparition de cette nouvelle force est si évidente que nos pères en sont conscients. Aussi nous appellent-ils au "dialogue". Mais il est trop tard: ce que nous avons à dire ne saurait être dit dans le langage de l'"élite" qui est aujourd'hui au pouvoir, et notre positivité ne saurait s'incarner dans des cadres qui nient notre réalité. Cette révolte s'est faite contre l'idéologie mystificatrice par laquelle notre société se justifie; nous avons été forcés, pour exister, de défier les tabous, de renverser les mythes de cette idéologie; moralement comme autrement, nous sommes dépuccés, on ne nous aura plus si facilement. Ayant délogé cette pensée officielle, nous avons vite compris qu'il était impossible d'"être des hommes" et d'agir positivement dans une société faussée au point de départ. Accepter de nous y intégrer, d'y jouer notre rôle, c'aurait été accepter de revenir à la futilité, retomber dans le manque d'être dont nous voulions sortir. Car cette société, dépossédée de ses organes essentiels, est coupée de son être; on peut bien y "dialoguer" ou y agir, cela ne tire pas à conséquence, puisque les leviers de l'action sont ailleurs, à Ottawa,

avec l'argent et l'autorité. L'aliénation dont nous avons souffert individuellement ne faisait que refléter celle d'un peuple qui, relativement au contexte nord-américain, est sous-développé, parce qu'il est COLONISÉ, en comprenant cela, nous avons compris que dès lors nous n'avions plus rien à faire à l'intérieur des structures établies; que pour pouvoir inventer notre positivité et no-

la lutte révolutionnaire

Notre révolte, finalement, n'aura pas été une crise d'adolescence, mais un premier pas vers notre passage à l'attitude révolutionnaire. Elle était déjà une mise en question totale de notre société; et c'était, en elle, la réalité que nous affirmions contre l'irréalisme des structures et des idéologies. Elle était justifiée, en ce sens qu'elle avait raison dans ses exigences; mais elle était condamnée à l'échec parce qu'elle demeurait individuelle, et ne pouvait pas, concrètement, nous donner les moyens de satisfaire à ces exigences. Plusieurs générations de nos aînés, qui n'étaient ni plus bêtes ni plus lâches que nous, ont vécu cette révolte et nous avons réussi à la *positiviser*, à assumer son sens révolutionnaire, c'est, tout simplement, que la situation était devenue objectivement révolutionnaire. (Cela sonne comme une lapalissade, je le sais).

tre être-père, il nous fallait d'abord assumer notre être-fils, notre force de nésumer notre société, et transformer globalement cette société dont les idéologies qui nous niaient ne sont que le reflet: nous ne nous libérerons du système opprimant de nos pères et de Notre Père qui nous juge qu'en nous libérant de ceux qui nous aliènent, politiquement et économiquement.

L'idéologie retardant de plus en plus sur la réalité, des jeunes hommes de plus en plus nombreux ont été exclus *de facto* du système des forces politiques; finalement ils ont été assez nombreux pour prendre conscience du fait qu'ils pouvaient dire nous; notre révolte devenait une affaire de groupe; nous ne découvrions notre solidarité; c'était définir l'aliénation, nous engager dans la révolution.

Les plus âgés d'entre nous, les gens de la génération de *Liberté*, par exemple, ont dû attendre longtemps cette prise de conscience. Dans leur refus, ils étaient encore isolés, d'où la tentation, parfois, de l'eshétisme, qui est une voie d'évitement comme une autre. Les plus jeunes, au contraire, arrivent quand la situation est mûre; ils savent que l'histoire nous appartient, que c'est à nous de prendre l'initiative. Leur révolte pas-

se immédiatement à l'action, et, pour nous affirmer, est prête à attaquer de front, violemment, les structures qui empêchent notre solidarité et nos buts de se réaliser. C'est ainsi que les membres du F.L.Q., tentant d'être des précurseurs, ont parlé sur la solidarité que la jeunesse éprouverait envers leur violence. Ceux qui tirent profit de notre aliénation, les élites au pouvoir, ont bien compris la force explosive de leur action; les membres du F.L.Q. étaient "dangereux": on le leur a bien fait voir. Le public dans la salle manifestait, lors de l'enquête du coroner, sa sympathie pour les prévenus: on le fit exclure. On a fait en sorte que les accusés se sentent isolés: il a fallu plusieurs jours avant qu'ils puissent voir leurs avocats. Ils formaient un groupe: on les a isolés dans des cellules différentes, on a même trouvé moyen qu'ils ne se rencontrent pas au palais de justice, on les a forcés de témoigner les uns contre les autres: il fallait briser l'unité de ce groupe. A ceux qui ont cédé, qui ont accepté de se reconnaître, dans la honte, comme des enfants égarés, de pauvres adolescents devenus criminels de droit commun, on a accordé la "protection de la cour" et la liberté provisoire; c'est la méthode de la douceur avachie, les "pères spirituels" et les angelots de notre enfance. A ceux qui ont refusé d'incriminer d'autres membres du groupe, qui ont affirmé leurs convictions politiques, on a accordé le "confort" des donjons et de l'aile psychiatrique; c'est la cour-

roie, la violence qui complète le dyptique. D'une façon comme de l'autre, ces jeunes gens incarnent notre dilemme; comme eux, quoique moins tragiquement, nous avons tous à choisir entre la honte, la colère et la révolution, d'une part, et le doute, la honte et la démission, d'autre part: les accusés du F.L.Q., emprisonnés, maltraités, humiliés, ont gagné leur pari; ils sont notre miroir et nous ne pouvons éviter de nous reconnaître en eux.

Quant au groupe de PARTI PRIS, il ne me déplairait pas de dire qu'il veut être un Front Intellectuel de Libération du Québec. Et puisque la révolution québécoise est actuellement dans sa phase de prise de conscience, notre première tâche sera la démythification; notre travail critique fera violence aux mythes établis, nous tenterons de détruire, en en découvrant les contradictions, la moralité et la légalité officielles, afin de permettre l'établissement de relations authentiques entre les hommes.

On dira, on l'a déjà dit, que nous sommes dans "l'adolescence de l'esprit", révoltés, négatifs. Mais nous savons qu'il est des moments où les tâches les plus pressantes que réclame la situation sont des tâches de négation; on nous fera peut-être le coup de "la nouvelle et brillante génération littéraire", on le fait déjà à certains d'entre nous: c'est le coup de la douceur flatteuse, nous le connaissons déjà. On dira surtout que nous sommes des intellectuels isolés, que nous ne représentons qu'une infime

partie de la jeunesse. On tentera de nous ramener à la solitude, nous aussi. Les gens en place manquent à un tel point d'imagination que nous devinons d'avance les attitudes qu'ils prendront devant nous. Cela n'est d'ailleurs pas difficile, puisqu'ils reprendront, pour tenter de désamorcer l'explosion que nous annonçons, les mêmes vieilles tactiques contre lesquelles nous avons appris, depuis notre enfance, à nous défendre. On ne prend pas les mêmes personnes deux fois dans le même piège. Et notre défense est d'autant plus facile, que, cette fois, un élément nouveau rendra leurs tactiques fondamentalement inadaptées; nous formons, dans les faits, un groupe dont les intérêts soutiennent la solidarité.

Tout, maintenant, s'oriente autour de cette nouvelle donnée. En nous constituant en groupe-sujet, nous posons nos adversaires comme groupe-objet. Désormais, l'essentiel, c'est nous; nous n'écrivons pas pour "dialoguer", pour confronter nos idées avec celles de ceux qui deviennent, de jour en jour plus objectivement, nos ennemis; mais pour construire avec ceux qui, à l'intérieur du groupe révolutionnaire, deviennent nos frères, une pensée qui devienne une de nos armes. Car une pensée révolutionnaire ne peut pas se réduire à une théorie préfabriquée: c'est le groupe en fusion qui, en

prenant conscience de soi, dépasse ses aliénations et définit ses aspirations, invente son avenir en se libérant de son passé. PARTI PRIS, ce sera un instrument de travail au service de cette définition du groupe par lui-même. Nous tenterons de faire en sorte que ce groupe s'étende graduellement jusqu'à englober tout le monde: la révolution, c'est cela. Et comme ce groupe se fonde sur les exigences totales de notre révolte, nous aurons alors créé une société où l'individu, rendu à soi-même, retrouve enfin la face positive de sa liberté — que nous avons cherchée seuls et en vain dans la révolte. Que l'on m'entende bien, nous n'avons pas envie de cultiver nos belles âmes, ni de nous sacrifier au "respect de la personne" abstraite qu'on nous prêche depuis si longtemps. C'est dans notre être social même que nous coïnciderons avec nous-mêmes, dans notre travail, dans une praxis librement assumée, mais à la condition que le regard d'autrui devienne pour chacun une confirmation de sa liberté. Alors que la repossession de soi-même est impossible dans la solitude, l'intersubjectivité peut être un soutien réciproque au lieu d'être une contestation: si la société, au lieu d'être au-dessus de tous, c'est nous tous en tant que groupe. Cela se fera: il suffit que la révolution s'accomplisse et se perpétue, que la base ait une part réel-

le à la direction des affaires, que la Morale cède le pas aux hommes. Alors les hommes entre eux pourront se rejoindre directement, sans passer par des structures qui déshumanisent d'avance leurs rapports, et ainsi se reconnaître librement comme des camarades et des frères.

Voilà. Je me suis laissé entraîner dans le lyrisme. Mais pour une fois, je n'en suis pas gêné. Et quant à ceux qui auront trouvé ridicules ces mots, camarade, frère, j'ai bien le regret d'ajouter qu'il faudra qu'ils aient débarrassé le terrain pour que nous puissions l'être, frères.

Pierre MAHEU

du duplessisme au F.L.Q.

par Jean-marc piotte

à pierre vadeboncoeur

"For good or ill, we are one family. We can bring ourselves to disagree in family quarrels or to happiness by means of harmony."

The Royal Bank of Canada,
Montreal, June 1963.

La conquête de 1760 plaça le peuple du Québec dans un état d'infériorité et de servitude. Appuyés par une métropole, les Anglais s'installèrent au pays et le contrôlèrent. Les seigneurs et les riches de descendance française quittèrent le Canada: leur nouvelle situation ne leur permettait plus de réaliser des profits par le commerce. Les quelques commerçants canadiens qui s'obstinèrent à demeurer au pays furent bientôt réduits à des rôles subalternes. Bref, la conquête entraîna, pour les Canadiens, la perte du contrôle politique et écono-

mique du pays. *Les faits les obligèrent de se restreindre à la religion et à la culture.*

En 1789, les bourgeois français substituèrent, aux structures périmées de la société féodale, leurs propres structures. La bourgeoisie, nouvelle classe dirigeante, remplaçait l'aristocratie et le clergé. La société féodale se caractérisait par la hiérarchie très stricte qui reliait les différents groupes de la société, par le formalisme des institutions et par le paternalisme de l'élite dirigeante. Les droits civils ont été instaurés par les

bourgeois: l'élite féodale n'avait pas de devoirs parce que les hommes n'avaient pas de droits. Ce qui unissait les seigneurs et les clercs à leurs sujets était un lien de supérieur à inférieur: le supérieur protège le faible. L'élite était charitable: elle n'était pas juste; elle octroyait des dons: elle ne remplissait pas des devoirs.

Nous n'avons pas subi les heureuses conséquences de la révolution française. Nos liens avec la France étaient rompus et nous ne possédions plus de bourgeoisie. De ce fait provient, en partie, les ressemblances de notre société avec celles du Moyen Âge: le formalisme des institutions, le paternalisme de notre société, la toute puissance de la religion... D'ailleurs, notre clergé s'est aperçu très tôt des changements apportés par cette révolution. Il s'y opposa et, ainsi, s'opposa à la France (1) Il prit position pour les dominateurs contre les Français et les Canadiens. Pourvu que les Anglais respectent leurs privilèges en religion et en morale, ils les soutiendront.

Notre élite est très puissante. Par les moyens d'information, par les écoles et les églises, elle conditionne et contrôle l'opinion publique. Son travail n'est d'ailleurs pas difficile: elle n'a qu'à perpétuer l'esprit féodal. De plus, elle s'appuie sur des faits: nous ne contrôlons pas la politique et l'économie de notre pays. Il ne s'agit alors que de convaincre le peuple québécois de la

non-valeur de l'économie et de la politique pour une nation. Ainsi le compromis est sauvegardé: le pouvoir politique et économique aux "Canadiens" et le pouvoir culturel et moral aux curés.

Le processus à suivre est simple. On s'appuie sur un fait de base: nous ne participons pas activement à la vie de la nation "canadienne". Il s'agit alors d'entraîner le peuple à se définir en fonction de ses dominateurs: nous sommes ce qu'il ne sont pas. On valorise ensuite ce qui nous différencie d'eux — même nos lacunes — et on essentialise ces différences: nous sommes le peuple le plus catholique du monde, le plus cultivé de l'Amérique, etc. Ces caractéristiques définissent notre identité. Voilà notre essence. C'est dire que nous ne changerons pas: ce qui est essentiel ne se modifie pas.

Le nationalisme négatif définit la période que nous allons étudier. Les forces centripètes de ce nationalisme nous relient sur nous-mêmes. Mais à l'encontre de ce repli malade, se développaient les forces centrifuges de l'industrialisation qui devaient entraîner l'éclatement des rapports étroits qui structuraient notre société durant ces années de négativité. Les structures de notre société ne se sont pas adaptées normalement au processus évolutif des forces productives. Les clercs utilisèrent tous leurs pouvoirs pour s'y opposer: la révolution qui secoue le Québec est la conséquence de cette réaction.

l'agriculturalisme

L'idéologie agriculturaliste se propagea lorsque débuta l'industrialisation du Québec. Les "Canadiens" et les Américains développèrent les ressources naturelles de notre pays: la classe dirigeante s'opposa à cette "industrialisation" et préconisa le retour à la terre. "Nous sommes, dit l'historien de l'U.N., les voisins d'un peuple nombreux, puissant et dynamique, dont certains éléments vont jusqu'à proclamer la primauté de la technique. Nous ne croyons pas à la primauté de la technique. Nous ne croyons pas qu'il faut penser avec les croyants pas qu'il faut penser avec les Canadiens. Nous prétendons, nous, Canadiens français, représenter une civilisation particulière et apporter une note originale sur le continent américain(2)". La civilisation industrielle est matérielle. L'avenir sera industriel: sauvegardons nos traditions. L'urbanisation de notre société nous plonge dans un milieu protestant et, ainsi, désorganise nos traditions familiales et religieuses: de nombreux dans les comités ruraux. Nos clercs, qui se faisaient pas moins des avantages de l'industrialisation: ils ne cultivaient pas la terre. On essaya de faire croire au peuple que la prospérité provenait de la culture des terres:

"L'agriculture doit être à la base de notre prospérité. La famille rurale est la véritable cellule de notre société canadienne-française. Nous sommes tous d'accord sur ce point (3)". On alla jusqu'à dire que le haut développement agricole caractérisait les peuples supérieurs. Cette surévaluation de la culture de la terre explique les sommes importantes consacrées par l'Etat du Québec aux questions agricoles.

Pendant que les clercs — porteurs de robes ou non — ridiculisaient l'industrialisation et valorisaient l'agriculture, les étrangers avaient tout le champ libre pour développer nos ressources naturelles: le compromis se perpétuait...

D'ailleurs, ils possédaient plusieurs cordes à leur arc pour nous tromper. Ils nous ordonnaient de nous détourner de l'industrialisation — ainsi, nous demeurions ignorants de ce que nous ne pratiquions pas — puis ils essentialisaient notre incompétence commerciale: nous, peuple du Québec, n'avons pas l'esprit des affaires. Pour montrer la méchanceté des québécois qui — malgré leurs conseils — s'étaient occupés de commerce, ils nous disaient: les commerçants canadiens-français se mangent entre eux. On ignorait délibérément que dans la situation de domination où nous étions placés, il était normal que les québécois

qui désiraient se tailler une place dans l'économie de notre pays se livrent à des luttes fratricides: on ne jette pas des miettes à des chiens affamés sans entraîner ces sortes de combats. (Dans une situation de domination, les valets ne voient pas tout de suite la cause de leur infériorité. Il faut un long processus historique pour les entraîner à tourner leur violence vers la source réelle de leurs maux: les maîtres.) La dernière aberration enseignée, en s'appuyant sur l'autorité de saints hommes, est la pauvreté: l'argent ne fait pas le bonheur. Nous n'étions pas encore conscients que si l'argent ne fait pas le bonheur, le manque d'argent, lui, instaure le malheur...

la politique

Depuis 1760, le gouvernement étranger a toujours favorisé, de façon explicite ou non, la subordination des Canadiens français. La mesure la plus utilisée depuis la dernière grande guerre consiste à centraliser les pouvoirs du Québec à Ottawa où les "Canadiens" règnent par la force de leur majorité. Jusqu'en 1867, les Canadiens français n'ont connu que ce pouvoir étranger et hostile. Peu à peu, gouvernement et anti-québécois devinrent synonymes. Ils associèrent ces deux réalités car ils les avaient toujours vécues étroitement reliées. De plus, ils avaient perdu peu à peu l'habitude de se gouverner: de 1760 à 1867, ils demeurèrent sans gouvernement. Et

pour apprendre à se gouverner de façon démocratique, il faut posséder un gouvernement qui soit nôtre. Durant cette longue période, des structures intermédiaires — famille et paroisse — prirent la place de l'Etat. Cette mentalité, imprégnée en nous par un siècle d'histoire, demeura (4).

Le gouvernement qui nous fut octroyé en 1867 ne changeait pas grand-chose à notre situation politique. Toutes les grandes décisions relevaient ou relevèrent d'Ottawa. Et, le plus souvent, les décisions prises à Québec étaient commandées par les financiers "canadiens" et américains. On ne peut s'intéresser à un pouvoir tronqué, à un pouvoir qui n'est que de nom. Et lorsque des citoyens se désintéressent de leur gouvernement, celui-ci peut devenir fasciste. Ajoutez à ceci un fait sociologique: lorsqu'un peuple est collectivement dominé, certaines personnes de ce peuple tendent à dominer leurs compatriotes. "Telle est, dit Albert Memmi, l'histoire de la pyramide des tyrannaux: chacun, socialement opprimé par un plus puissant que lui, trouve toujours un moins puissant pour se reposer sur lui, et se faire tyran à son tour (5)". Ainsi le duplicitaire prend-il un tout autre sens à la lumière de ces faits: si les québécois ignorent la démocratie, cela ne relève pas — quoi qu'en pensent nos clercs — de l'essence de notre peuple, mais de situations historiquement déterminées.

Les clercs, pour répandre leur propagande, s'appuient sur ces faits. La poli-

tique, dit-on, est corrompue. Il faut aussi montrer l'impuissance de l'Etat. Pour ce faire, on nous répète à qui mieux mieux l'impossibilité de faire disparaître le chômage et la misère, à cause d'une certaine faute commise par un certain couple... De plus, on répand chez les Québécois ce slogan: l'Etat est incompatible avec les libertés. Je ne veux citer, comme exemple de clercs opposés à l'Etat, que Brouillet et Ryan. Toute cette propagande massive tend à soutenir le pouvoir politique des "Canadiens" et le pouvoir moral des "Canadiens" et le pouvoir moral des "Canadiens" peuvent être convaincus de l'inutilité de l'Etat, ils ne pourront que se réfugier dans les familles, les églises...

le traditionalisme

Les Québécois, rejetés hors du politique et de l'économique, encouragés par son élite à ne pas s'y intéresser, se réfugient dans la culture, la religion, la tradition et la famille. Réaction d'auto-défense contre l'anglicisation entraînée par le contrôle des "Canadiens" sur l'économie, le repli culturel consiste à sauvegarder les institutions où nous pouvons communiquer entre nous: dans les familles, les confessionnaires et les tavernes, nous parlons français dans un milieu qui est nôtre. Bref, nous comptions notre manque de contrôle sur la politique et l'économie du pays par d'autres champs d'activité.

Nous avons assez expliqué, croyons-nous, le processus historique qui a conduit le peuple du Québec au repli culturel. Il serait inutile de décrire de façon élaborée la pensée traditionaliste du milieu: nous la connaissons tous. Permettez-nous, cependant, d'utiliser un texte dans lequel Robert Rumilly se lance dans une envolée poétique et louange notre belle province: nous ne pourrions trouver meilleure synthèse des aberrations collectives opérées par notre situation et notre élite:

"Quel honneur et quel bonheur que de s'identifier à cette province,

Province sage, pétrie de bon sens; Province fidèle, qui se souvient et qui maintient;

Province croyante, qui préserve sa foi comme le premier de ses biens;

Province endurent, parfois meurtrie, mais jamais abattue;

Province charitable, dont les médecins, les prêtres et les religieux sont morts au chevet d'immigrants typiques;

Province tolérante, qui traite sa minorité comme aucune autre ne traite la sienne;

Province féconde, dont les fils et les filles ont essaimé sur tout un continent;

Province missionnaire, dont les robes noires, brunes et blanches s'éparpillent dans tous les secteurs de la rose des vents;

Province équilibrée, qui concilie, mieux qu'aucun autre pays du monde, les anciens modes de pensée et les nouveaux modes de vie;

Province rayonnante, qui éleve de plus en plus haut le flambeau de la civilisation catholique et française;

Province diverse, province attachante, province bénie entre les dix provinces,

O ma province de Québec!"(6)

les forces anti-duplessistes

A l'encontre de ce repli culturel se développaient des forces centrifuges qui devaient entraîner la mort du duplessisme. Quelles sont ces forces?

l'industrialisation

Nous avons vu que la propagande cléricale propagait le culte de l'agriculture et de la vie rurale. Mais le déterminisme économique de l'histoire se moque bien des sermons de nos curés. L'industrialisation et l'urbanisation du Québec se réalisèrent malgré eux. Elles commencèrent avec la première guerre mondiale, se stabilisèrent durant la dépression et reprirent avec plus de puissance lors de la deuxième grande guerre. L'urbanisation de notre société s'explique aisément: les québécois, pour vivre, devaient émigrer dans les villes pour trouver des emplois. Aussi, de 1951 à 1961, la population augmenta de 43.3% à Montréal et de 29.4% à Québec.

L'économie du Québec — comme celle du Canada d'ailleurs — dépend des fluctuations du marché américain. Aussi suit-elle les étapes de développement de ce dernier. Lorsque les Etats-Unis utilisent de nouvelles techniques de production pour fabriquer, de façon massive, des marchandises uniformes, notre pays emboîte aussitôt le pas.

Pour vendre leurs produits standardisés, les capitalistes doivent entraîner les consommateurs à uniformiser leurs demandes: ils doivent rendre nos besoins uniformes. Pour ce faire, ils ont créé la culture de masse.

C'est le nouvel opium du peuple. Par cette culture, les capitalistes façonnent les besoins et les idées de chacun de telle sorte qu'ils ne soient pas destructeurs de l'ordre bourgeois. Par les journaux, la radio, le cinéma et la télévision, on entraîne les salariés à désirer le confort et la jouissance immédiate et à ne